



DRAGAGE DU PORT DE GRAYTOWN.

TEMPERATURE

Table with temperature data for February 16, 1900, including Fahrenheit and Centigrade scales for various locations like Washington and Louisiana.

Bureau météorologique.

Washington, 16 février — Judications pour la Louisiane — Temps — beau samedi avec température glaciale jusqu'à la côte; vents frais du nord; dimanche beau avec hausse de la température.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Historique d'un homme de bien... Dames de bien... La Poléopie, contes pour les petits... Versailles de l'Exposition de 1900... La date fatale... La belle Poléopie, poésie... L'Éclair d'Or, feuilleton du dimanche... Mondovitz, chiffres... L'Artivité, etc., etc.

UN DISCOURS

DU

Sénateur McEnery.

L'Annexion des Philippines

Personne, parmi nous, ne contestera la haute valeur de M. S. D. McEnery, ancien gouverneur de la Louisiane et actuellement sénateur des Etats Unis, comme démocrate, comme patriote, comme homme d'Etat. Il a, sous ce triple rapport, des titres à notre estime, à notre reconnaissance. Il vient de s'en conquérir un nouveau qui, à lui seul, vaut tous ceux de son glorieux passé. A propos de la politique d'expansion et de l'annexion des Philippines qui est maintenant à la mode et fait tourner tant de cervelles, il a dit, hier, au Sénat de Washington, de grandes et sévères vérités. Il est très beau, sans doute, de s'annexer un immense archipel et d'agrandir encore ce pays déjà si vaste, que l'on appelle les Etats-Unis; mais songe-t-on aux conséquences

d'une pareille politique?

Les productions des Philippines sont à peu près les mêmes que celles de nos Etats du Sud et, en particulier, de la Louisiane — le coton, le riz. En principe, l'annexion de ces nouveaux producteurs que l'on appelle les Philippines est fort admissible. Malheureusement, ils ne produisent pas dans les mêmes conditions que nos travailleurs; les salaires dans l'île de Luçon sont extrêmement bas; les ouvriers n'y éprouvent pas les mêmes besoins que ceux de nos campagnes. Leur riz, leur coton, qui valent le nôtre, peut se livrer à des prix désastreux pour nous. Il est impossible à nos Etats du Sud de soutenir leur concurrence.

L'annexion des Philippines est donc la ruine du pays.

Fait tristement curieux; c'est la question chinoise qui se produit ici, en sens inverse et dans un pays différent. Nous avons interdit l'immigration des habitants du Céleste Empire, parce qu'elle était une cause d'appauvrissement et de dégradation pour nos populations laborieuses, et nous avons en raison. Aujourd'hui, nous faisons précisément le contraire; nous allons chercher au dehors des concurrents qui vont nous causer les mêmes maux que les Chinois. Il y a là une inconséquence et un illogisme inqualifiables. Il est vrai que la concurrence chinoise frappait surtout la population travaillante du nord, tandis que l'annexion des Philippines n'est ruineuse que pour les populations du sud. Est-ce que, par hasard, nos travailleurs de la Louisiane n'auraient pas le même droit aux sollicitudes du gouvernement que ceux de l'Ouest ou du nord? Nous ne voyons rien à répondre à ce pareil argument, et nous concevons qu'en finissant, hier, M. McEnery se soit écrié, en parlant des conséquences de la politique d'expansion: "Il est mieux vaut, mille fois, que l'amiral Dewey, après sa fameuse victoire, ait quitté brusquement Manille et laissé les Philippines et les Espagnols régler à leur façon leurs différends."

Rétablissement des communications télégraphiques avec Kimberley.

New York, 16 février.—La Compagnie du Cable commercial publie à deux heures de l'après-midi l'avis suivant: Nous sommes avertis que les dépêches pour Kimberley peuvent être maintenant acceptées, aux risques de l'expéditeur. Elles ne devront pas dépasser douze mots.

LA GUERRE

—ET—

SES EXIGENCES.

Les sous-secrétaires d'Etat anglais à la guerre, M. Wyndham, a apporté une contribution intéressante au grand débat qui se poursuit à Westminster. Il a donné des chiffres officiels sur l'effectif des troupes britanniques en Afrique, dit le Temps, de Paris.

D'après ce fonctionnaire bien renseigné, l'armée de lord Roberts, qui comprend à l'heure actuelle quelque 120,000 hommes, sera portée, dans trois semaines, à un total de 142,500 hommes, d'infanterie et de 38,000 de cavalerie—soit plus de 180,000 hommes, sans compter une division et une brigade de surcroît et les contingents locaux. Ces chiffres sont vertigineux. Ils le sont sous tous les rapports. C'est d'abord une chose presque sans précédent que le transport à cette distance, par mer, d'une pareille force. C'est ensuite un phénomène tout à fait extraordinaire que de voir un pays dont l'armée régulière permanente ne dépassait pas 150,000 hommes, 75,000 hommes de troupes européennes aux Indes pour la garde d'un empire de près de 300 millions d'âmes, faire l'effort d'envoyer sur un seul point 180,000 hommes.

Enfin, il est impossible que de sérieuses réflexions ne se présentent pas à l'esprit quand on songe que les deux républiques contre lesquelles l'empire britannique tend à ce point tous ses ressorts comptent, au maximum, 330,000 habitants (dont, pour le seul Transvaal, tout près de 100,000 outlanders plutôt hostiles) et que leurs armées ne seraient, malgré l'accession des volontaires et surtout des afrikanders, présenter un effectif total de plus de 60 à 65,000 hommes.

En dépit de cette disproportion qui, dans trois semaines, donnera aux troupes britanniques une supériorité de près de trois contre un, tous les experts anglais insistent sur la nécessité d'un nouvel et immense accroissement de forces. Ils demandent la levée immédiate de 50,000 hommes et l'appel dans le délai de quelques semaines de 50,000 autres, de façon à porter à 280,000 hommes le nombre des soldats de Sa Majesté britannique opérant contre les républiques boers.

En d'autres termes, il s'agit de constituer une armée d'invasion dont le nombre égale le total de

la population des pays à envahir. Depuis Xerxès et les innombrables contingents qu'il avait tirés de l'Asie pour les jeter sur la petite Grèce et qu'il passa en revue dans la plaine de Thrace, le monde n'avait pas vu pareille inégalité de forces.

La grosse question est de savoir si le système militaire de la Grande-Bretagne se prêtera à cette extension indéfinie. Il n'est pas caractérisé par une grande élasticité. La réserve de l'armée active comprend seulement 80,000 et ils ont déjà largement été mis à contribution. Quant aux 120,000 de la milice, aux 10,000 de la yeomanry et aux 236,000 volontaires, les plus graves, les plus insurmontables objections s'opposent à leur drainage.

Déjà le gouvernement, dans des vues plus politiques que militaires, a fait appel dans une certaine mesure au patriotisme de ces corps. Il ne pourrait pousser plus avant dans cette voie sans désorganiser totalement le système de défense intérieure du Royaume-Uni.

Les Iles Britanniques sont déjà dangereusement dégarnies. Sur 154 bataillons, il n'en restera bientôt plus que six dans la mère-patrie. Tant au point de vue de l'ordre interne que de la sécurité externe, il est impossible de pousser plus loin le dépeuplement. Il faudrait d'ailleurs une loi spéciale pour autoriser l'emploi au dehors de troupes formées par voie d'engagement volontaire pour un service défini à l'intérieur.

S'il fallait s'en remettre à la bonne volonté des membres de ce corps pour s'enrôler, il est permis de douter que leur patriotisme allât jusqu'à leur faire oublier leur position de civils, de pères de famille, d'hommes en pleine activité professionnelle. Quant à un versement arbitraire dans les rangs de l'armée régulière, l'Angleterre, aux jours les plus sombres de son histoire, n'a jamais voulu entendre parler du service obligatoire ou de cette conscription dont lord Salisbury repoussait l'autre jour avec une sorte d'horreur la seule idée. Elle ne recommencera pas aujourd'hui par un grave manque de foi.

Il est permis d'ailleurs de se demander si les braves soldats citoyens qui font merveille aux manœuvres de Pâques et qui sauraient remplir leur devoir en cas d'invasion, seraient aptes à fournir une bonne matière première pour une guerre offensive sous le climat d'Afrique. Force sera donc aux autorités, si elles adoptent le plan que la presse, à l'unanimité a formulé, de recourir à des expédients nouveaux pour trouver cent mille hommes de plus sans danger. L'Académie française au nouvel honneur qu'elle fait à notre tribune, maintenant ainsi, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire nationale, cette alliance féconde de la politique et des lettres, dont l'affaiblissement est pour les peuples un signe certain de décadence.

Messieurs, l'homme très regretté auquel je succède n'a pas en la destinée qu'il méritait. Les nouvelles générations l'ont imparfaitement connu. Nous voyons en lui un journaliste éminent, honneur de sa profession, défenseur chevaleresque d'une grande cause vaine; nous lisons ses pages éloquentes sur les hommes d'Etat anglais, dont la vie lui servait de modèle, et auxquels il avait emprunté la solidité de l'esprit politique et l'amour de la liberté légale; et nous aimions à retrouver, dans le cadre plus large de l'histoire d'Irlande, son air serré à la fois et lucide, son élégant et grave ordonnance, au service de la liberté de conscience et de l'humanité. Mais peut-être vous semblera-t-il que ce n'est point là en core la partie supérieure de son œuvre et de sa vie intellectuelle.

M. Weiss disait qu'Edouard

Académie Française



M. Paul Deschanel, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Edouard Hervé, y est allé prendre séance le 1er février 1900, et a prononcé un très beau discours dont nous extrayons les passages suivants:

Permettez-moi, en vous remerciant, de reporter d'abord à mon père le grand honneur que vous me faites. Il me semble que c'est lui qui, en bonne justice, devrait être ici. Une vie courageuse, consacrée tout entière aux lettres, un long exil honoré par ce que nous appelons l'esprit français, dont nos voisins gardent le souvenir reconnaissant; la création d'un genre, la conférence, cette forme familière de l'enseignement supérieur et libre; tant d'ouvrages sorties toutes vives de l'Ecole normale ou du Collège de France, et alertes comme la parole; surtout cette haute conscience, qui a puisé son idéal aux sources les plus pures de la sagesse antique, et qui toujours y a sacrifié ses intérêts les plus légitimes: tout paraissait marquer sa place dans cette illustre assemblée. En m'accueillant, vous avez pensé à lui: car le nom que je porte est mon principal titre à votre bienveillance. Je me sens un peu triste, je l'avoue, d'être à l'honneur tandis qu'il a été à la peine; un peu consolé aussi, pourtant, à la pensée que, si j'en suis plus heureux de le voir à cette place, il est plus heureux lui, d'y voir son fils: car deux ne forment qu'une seule âme et un seul cœur.

Je remercie en même temps l'Académie française du nouvel honneur qu'elle fait à notre tribune, maintenant ainsi, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire nationale, cette alliance féconde de la politique et des lettres, dont l'affaiblissement est pour les peuples un signe certain de décadence.

Messieurs, l'homme très regretté auquel je succède n'a pas en la destinée qu'il méritait. Les nouvelles générations l'ont imparfaitement connu. Nous voyons en lui un journaliste éminent, honneur de sa profession, défenseur chevaleresque d'une grande cause vaine; nous lisons ses pages éloquentes sur les hommes d'Etat anglais, dont la vie lui servait de modèle, et auxquels il avait emprunté la solidité de l'esprit politique et l'amour de la liberté légale; et nous aimions à retrouver, dans le cadre plus large de l'histoire d'Irlande, son air serré à la fois et lucide, son élégant et grave ordonnance, au service de la liberté de conscience et de l'humanité. Mais peut-être vous semblera-t-il que ce n'est point là en core la partie supérieure de son œuvre et de sa vie intellectuelle. M. Weiss disait qu'Edouard

Hervé était une des premières plumes diplomatiques de l'Europe: oui, il a été en matière de politique extérieure, un des esprits les plus clairvoyants et par conséquent les plus profonds de ces quarante dernières années. Relisez la série de ses articles, de 1860 à 1898, vous ne trouverez nulle part plus haute leçon de diplomatie contemporaine, plus saisissant exemple de perspicacité patriotique. Il a honoré la presse; il était né pour servir l'Etat. Il avait vocation de diplomate: la connaissance la plus étendue des affaires européennes, la sûreté du coup d'oeil, la patience et le sang-froid. Dans une société moins divisée que la nôtre, il eût été un des conseillers, un des guides de la politique étrangère. Et le meilleur hommage à lui rendre, c'est de montrer, avec ce qu'il a écrit, ce qu'il eût fait, si un destin plus propice lui eût permis d'agir, et de conduire les grandes affaires, au lieu de les discuter.

Le hasard l'avait fait naître à l'île Bourbon; mais par son père, il était Lorrain, et par sa mère, Breton. Son père dirigeait tout jeune un journal à Nancy au moment de l'entrée des alliés; plutôt que de subir la surveillance de l'ennemi, il jeta sa plume, entra dans l'enseignement, et fut nommé professeur de mathématiques à l'île Bourbon. Edouard Hervé y commença ses études, vient les achever à Paris avec des succès extraordinaires dans les sciences aussi bien que dans les lettres, remporte au Concours général le prix d'honneur de philosophie et est admis le premier à l'Ecole normale. Il en sort bientôt après, donne quelques articles de littérature à la Revue de l'Instruction publique, et entre à la Revue Contemporaine, où il est chargé, en 1860, de la chronique politique. Il a vingt-cinq ans.

Pour bien juger de la ligne qu'il va suivre dès ses premiers pas, rappelons un instant dans notre mémoire ce qu'étaient la presse et l'opinion vers le milieu du second Empire. Les grands journalistes de la génération précédente avaient disparu de la scène: Marrast était mort; Armand Bertin mourait, à son tour, après s'être en fermé de sa vie dans une réserve digne et triste; Emile de Girardin semblait s'être retiré: il attendait. Les journaux de ce temps-là, peu nombreux, avec peu de lecteurs et peu de liberté, bornaient leur ambition à résumer les actes du pouvoir et à commenter les dépêches. Alors, à quelques années de distance, purent trois jeunes hommes, inconnus la veille ou connus seulement de quelques professeurs et de quelques élèves de l'Université. Le premier s'appelait Prévost-Paradol; le second, Jean-Jacques Weiss; le troisième, Edouard Hervé.

Prévost-Paradol, d'égance accomplie, mélange exquis d'éloquence, d'ironie et de goût, qui semblait égalier parfois tel de ces moralistes dont il pénétre le génie; éclatante promesse de gloire, noble ambition, où brille un rayon de Vauvenargues; Weiss, plus inégal, mais neuf, vigoureux, varié, plein de relief et de saveur, avec des fusées d'imagination et des éclairs de poésie; et soldat dans l'âme, car il a été enfant de troupe au régiment où servait son père, musicien de l'armée, et il semble qu'à travers la prose de ce fils de l'Alsace on entende parfois le clairon, le tambour, le pas martial et craque du troupier français: enfin Edouard Hervé, plus contenu, plus sobre, voilant sa flamme sous une apparence froideur, langue ferme et simple, sans parure, volontaire

ment dépourvu; moins soucieux de la couleur que de la justesse, armé, d'embûche, des qualités maîtresses du journaliste: la clarté, la concision et la force: tous trois, rompus à la discipline robuste des humanités ou de mathématiques, nourris du sens de l'histoire, doués du sens politique et du sens national, avides d'action, passionnés pour le grand et pour l'éclat du nom français.

Ah! combien sérieusement coupables devant la patrie et devant l'histoire, si, conscient plus qu'aucune autre génération ne fut jamais, de notre mission historique, des termes des éléments du problème extérieur que nous avons à résoudre en quelque sorte dans nos mains les solutions, nous ne laissions échapper, et nous perdions encore une fois d'avance une partie suprême, — jouée sans nous, — d'où dépendra ou le rétablissement, ou l'irréparable décadence, pour n'avoir pas su poser à nos passions cette discipline morale et sociale qui n'est pas moins indispensable que la discipline militaire à la préparation des victoires!

Français, n'attendons rien pour nous unir sous le drapeau qui soit menacé. N'attendons pas les crises pour signer l'Édit de Nantes des partis! Et toi, France, pays de médiation, de justice et de liberté, dans tous les temps, fus-tu le pâtre des idées les plus générales, le champion du droit; dans ta jeunesse première, tu vas l'Europe de l'invasion asiatique, comme Athènes avait savé l'Hellas de la barbarie asiatique; qui par les croisades, gagnas à la civilisation la Méditerranée et l'Orient; qui, avec Jean de l'Arc, créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imaginaire des hommes ait jamais été ravi, parce qu'il est fait de la fois d'enthousiasme et de raison; toi qui, en couvrant le joug de la monarchie universelle, préservas les nations modernes de la servitude; avaient sombré les peuples au-dessous de la tolérance religieuse et de l'abolition des privilèges; France de la Révolution portant au monde, dans tes plis de drap noir tricolore, les idées dix-huitième siècle, et poursuivant sur les champs de bataille par l'épée de tes héros, l'œuvre que tes penseurs avaient commencée par la plume; sainte protectrice de tous les faibles, tous les opprimés, de tous vains; inspire nos âmes à que nous restions dignes de pères; garde étincelant dans mains le glaive qui défend l'honneur et la vie, car ils sont meilleurs garants de l'humain devant la justice éternelle!

ment dépourvu; moins soucieux de la couleur que de la justesse, armé, d'embûche, des qualités maîtresses du journaliste: la clarté, la concision et la force: tous trois, rompus à la discipline robuste des humanités ou de mathématiques, nourris du sens de l'histoire, doués du sens politique et du sens national, avides d'action, passionnés pour le grand et pour l'éclat du nom français.

Ah! combien sérieusement coupables devant la patrie et devant l'histoire, si, conscient plus qu'aucune autre génération ne fut jamais, de notre mission historique, des termes des éléments du problème extérieur que nous avons à résoudre en quelque sorte dans nos mains les solutions, nous ne laissions échapper, et nous perdions encore une fois d'avance une partie suprême, — jouée sans nous, — d'où dépendra ou le rétablissement, ou l'irréparable décadence, pour n'avoir pas su poser à nos passions cette discipline morale et sociale qui n'est pas moins indispensable que la discipline militaire à la préparation des victoires!

Français, n'attendons rien pour nous unir sous le drapeau qui soit menacé. N'attendons pas les crises pour signer l'Édit de Nantes des partis! Et toi, France, pays de médiation, de justice et de liberté, dans tous les temps, fus-tu le pâtre des idées les plus générales, le champion du droit; dans ta jeunesse première, tu vas l'Europe de l'invasion asiatique, comme Athènes avait savé l'Hellas de la barbarie asiatique; qui par les croisades, gagnas à la civilisation la Méditerranée et l'Orient; qui, avec Jean de l'Arc, créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imaginaire des hommes ait jamais été ravi, parce qu'il est fait de la fois d'enthousiasme et de raison; toi qui, en couvrant le joug de la monarchie universelle, préservas les nations modernes de la servitude; avaient sombré les peuples au-dessous de la tolérance religieuse et de l'abolition des privilèges; France de la Révolution portant au monde, dans tes plis de drap noir tricolore, les idées dix-huitième siècle, et poursuivant sur les champs de bataille par l'épée de tes héros, l'œuvre que tes penseurs avaient commencée par la plume; sainte protectrice de tous les faibles, tous les opprimés, de tous vains; inspire nos âmes à que nous restions dignes de pères; garde étincelant dans mains le glaive qui défend l'honneur et la vie, car ils sont meilleurs garants de l'humain devant la justice éternelle!

Français, n'attendons rien pour nous unir sous le drapeau qui soit menacé. N'attendons pas les crises pour signer l'Édit de Nantes des partis! Et toi, France, pays de médiation, de justice et de liberté, dans tous les temps, fus-tu le pâtre des idées les plus générales, le champion du droit; dans ta jeunesse première, tu vas l'Europe de l'invasion asiatique, comme Athènes avait savé l'Hellas de la barbarie asiatique; qui par les croisades, gagnas à la civilisation la Méditerranée et l'Orient; qui, avec Jean de l'Arc, créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imaginaire des hommes ait jamais été ravi, parce qu'il est fait de la fois d'enthousiasme et de raison; toi qui, en couvrant le joug de la monarchie universelle, préservas les nations modernes de la servitude; avaient sombré les peuples au-dessous de la tolérance religieuse et de l'abolition des privilèges; France de la Révolution portant au monde, dans tes plis de drap noir tricolore, les idées dix-huitième siècle, et poursuivant sur les champs de bataille par l'épée de tes héros, l'œuvre que tes penseurs avaient commencée par la plume; sainte protectrice de tous les faibles, tous les opprimés, de tous vains; inspire nos âmes à que nous restions dignes de pères; garde étincelant dans mains le glaive qui défend l'honneur et la vie, car ils sont meilleurs garants de l'humain devant la justice éternelle!

Français, n'attendons rien pour nous unir sous le drapeau qui soit menacé. N'attendons pas les crises pour signer l'Édit de Nantes des partis! Et toi, France, pays de médiation, de justice et de liberté, dans tous les temps, fus-tu le pâtre des idées les plus générales, le champion du droit; dans ta jeunesse première, tu vas l'Europe de l'invasion asiatique, comme Athènes avait savé l'Hellas de la barbarie asiatique; qui par les croisades, gagnas à la civilisation la Méditerranée et l'Orient; qui, avec Jean de l'Arc, créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imaginaire des hommes ait jamais été ravi, parce qu'il est fait de la fois d'enthousiasme et de raison; toi qui, en couvrant le joug de la monarchie universelle, préservas les nations modernes de la servitude; avaient sombré les peuples au-dessous de la tolérance religieuse et de l'abolition des privilèges; France de la Révolution portant au monde, dans tes plis de drap noir tricolore, les idées dix-huitième siècle, et poursuivant sur les champs de bataille par l'épée de tes héros, l'œuvre que tes penseurs avaient commencée par la plume; sainte protectrice de tous les faibles, tous les opprimés, de tous vains; inspire nos âmes à que nous restions dignes de pères; garde étincelant dans mains le glaive qui défend l'honneur et la vie, car ils sont meilleurs garants de l'humain devant la justice éternelle!

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

Depuis trois jours, notre théâtre d'opéra chôme; mais elle repartira revêchée, à partir de ce soir, donne "Romeo et Juliette", par M. Mader de Monjau et Bonnard. La direction a aussi un grand ballet réglé par Francini.

Dimanche en matinée, "Guita Telli", avec M. Ansaldo, dont le plus beau succès, et le "Salammbo", un véritable événement pour le public des dimanche. Lundi, pour le bénéfice de la française du 14 Juillet, représentation extrêmement intéressante: "La Fille de Mme Angot", plus par la troupe d'opéra, par celle du grand opéra.

Au troisième acte, grand drame par M. Francini. Enfin, grand intermède par

Feuilleton

— DE —

L'Abéille de la N. O.

57 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

—

V

LE SUBLIME SACRIFICE.

(Suite.)

N'était-ce pas votre petite mère Marceline qui passait le peigne dans ces ondes ruisselantes? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! c'est

moi qui le ferai, moi, votre amie, votre grande sœur...

Et, charmée par ces douces paroles, Marie-Madeleine s'inclina en souriant.

Claire de Bude sut pendant le reste de la journée distraire l'attention de Marie-Madeleine par mille choses superficielles qui ne coûtaient aucun effort cérébral à la convalescente, et ce fut le lendemain seulement qu'elle aborda le sujet tant délicat.

Elle lui dit comment le garde Bourgoïn l'avait trouvée dans la neige, au bas du grand viaduc qui traverse la vallée et sur lequel roulent les trains du chemin de fer; comment il l'avait rapportée dans ses bras et comment elle avait été soignée, aimée, chérie par Mme Bourgoïn; comment celle-ci était devenue sa véritable mère, et elle avait vécu sept années sans discernement, sans raison, par suite des effets de la chute terrible qu'elle avait faite.

M. et Mme Bourgoïn ne savaient pas votre nom, vous ne parliez pas, vous ne vous souveniez de rien; c'est alors qu'ils vous ont baptisée de nouveau et qu'ils vous ont appelée Marie-Madeleine. Ce qui fait que vous avez deux noms maintenant: Elisabeth et Marie-Madeleine.

—Oui, je comprends, murmura-t-elle. Mais j'aime mieux m'appeler Marie-Madeleine. C'est meilleur, n'est-ce pas?

—Oui, sans doute, acquiesça

Claire, préoccupée de l'animation que se lisait dans les yeux de la jeune fille.

—C'est meilleur, répétait-elle, parce que...

Elle ne parvint pas à préciser la raison de sa préférence, mais il était évident qu'un travail de reconstitution se faisait dans son cerveau; Claire pensa qu'il fallait lui éviter cette fatigue en lui fournissant des points de repère suffisants.

D'ailleurs, Marie-Madeleine interrogeait.

—Il y a beaucoup de temps, que je suis ici?

—Sept années.

—Alors, je suis grande?

—Lucien! Lucien!... cria la jeune fille avec un véritable délire. Ah! je savais bien que tout cela n'était pas un rêve!...

Lucien! Lucien!

Elle s'éloigna tout à coup, et regardant Claire de Bude avec une terreur qui bouleversait l'harmonie de ses traits:

—Mais vous?... vous?... C'est vous, — je me souviens, maintenant, — qui êtes venue le chercher?... C'est vous qui l'avez emmené!

—Non, mon enfant, non!... Cette erreur cruelle a failli vous coûter la vie!... Mais détrompez-vous. M. Lucien de Fontenay n'est pour moi qu'un camarade et un ami, et j'ai fait le serment de vous servir, de vous faire intelligente et forte, afin qu'il vous admire et vous aime davantage.

—Pourquoi?... pourquoi?... fit Marie-Madeleine qui recouvrait confusément cette scène où Lucien, révolté contre la destinée, avait attiré Claire dans ses bras, cette scène qui lui avait arraché un cri de jalousie terrible et qui l'avait pour ainsi dire fondroyée.

—Croyez-moi, chère petite, insistait Claire de Bude, pressante, irrésistible. Je veux être votre sœur aimée; votre petite mère, et c'est moi qui vous conduirai près de Lucien quand il reviendra. Je vous le jure. Laissez-moi vous embrasser.

—Lucien! Lucien!... cria la jeune fille avec un véritable délire. Ah! je savais bien que tout cela n'était pas un rêve!...

Lucien! Lucien!

Elle s'éloigna tout à coup, et regardant Claire de Bude avec une terreur qui bouleversait l'harmonie de ses traits:

—Mais vous?... vous?... C'est vous, — je me souviens, maintenant, — qui êtes venue le chercher?... C'est vous qui l'avez emmené!

—Non, mon enfant, non!... Cette erreur cruelle a failli vous coûter la vie!... Mais détrompez-vous. M. Lucien de Fontenay n'est pour moi qu'un camarade et un ami, et j'ai fait le serment de vous servir, de vous faire intelligente et forte, afin qu'il vous admire et vous aime davantage.

—Pourquoi?... pourquoi?... fit Marie-Madeleine qui recouvrait confusément cette scène où Lucien, révolté contre la destinée, avait attiré Claire dans ses bras, cette scène qui lui avait arraché un cri de jalousie terrible et qui l'avait pour ainsi dire fondroyée.

—Croyez-moi, chère petite, insistait Claire de Bude, pressante, irrésistible. Je veux être votre sœur aimée; votre petite mère, et c'est moi qui vous conduirai près de Lucien quand il reviendra. Je vous le jure. Laissez-moi vous embrasser.

son cœur.

—Vous pleurez?... fit la jeune fille en s'abandonnant à cette étreinte qu'elle sentait si sincère et loyale.

—Ce sont des larmes de délivrance, chère fille!...

Marie-Madeleine éprouva une pénétrante émotion; elle comprit qu'une action grande et émouvante s'accomplissait en sa faveur et elle rendit calmement ses baisers à l'héroïque Claire de Bude.

—Vous êtes bonne, murmura-t-elle. Merci. Je vous aime bien...

—Et Marie-Madeleine deux songeuse. Mais la fraîcheur du front et le calme de son regard témoignaient que ses pensées étaient plutôt douces et bienveillantes.

—Oh! oui.

la fenêtre.

—Il ne faut pas longer pour la franchir!

—Quelques heures seulement. Votre père la franchit tous les matins.

—Il le voit?... Il lui parle? —Oui.

—Quel bonheur!... Que dit-il pour moi?... —Que vous vous battez de rire.

—Ah! il ne dit que cela! —Vous l'interrogez-vous même, tout à l'heure, quand rentrera.

—Oh! oui.